



KRISTIN HANNAH

AU-DELÀ
DU
DÉSERT

ROMAN



CHARLESTON

KRISTIN HANNAH

AU-DELÀ DU DÉSERT

États-Unis, 2005.

Mariés depuis douze ans, Jolene et Michael pensaient avoir trouvé leur équilibre. Mais entre les enfants, les carrières et les silences qui s'installent, leur couple vacille.

Lorsque Jolene, pilote dans l'armée de l'air, est envoyée en Irak, elle choisit de taire le danger pour préserver sa famille, et s'accroche à une illusion rassurante : les femmes ne vont pas dans les zones de combat.

Là-bas, la guerre n'a ni front ni répit. Jusqu'au jour où une mission tourne au drame.

Gravement blessée, Jolene doit affronter un combat plus intime encore : retrouver les siens, réapprendre à aimer... et puiser en soi une force insoupçonnée.

Un roman poignant sur la résilience, l'amour et les multiples visages d'une femme face à l'adversité.

« **AU-DELÀ DU DÉSERT EST L'ŒUVRE MAÎTRESSE
DE KRISTIN HANNAH.**

The Huffington Post

« **UN RÉCIT REMARQUABLE SUR LE DEVOIR,
L'AMOUR, LA FORCE ET L'ESPOIR. CAPTIVANT
ET D'UNE GRANDE PERTINENCE. »**

Library Journal

Traduit de l'anglais par Matthieu Farcot

ISBN : 978-2-38529-547-9



9 782385 295479

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Raphaëlle Faguer

Images : Shutterstock



www.editionscharleston.fr

Kristin Hannah

AU-DELÀ
DU DÉSEPT

Roman

Traduit de l'anglais par Matthieu Farcot



De la même autrice, aux éditions Charleston :

Le Chant des oubliées, 2025

Titre original : *Home Front*

Copyright © Kristin Hannah, 2012

Première édition en langue anglaise par St. Martin's Press, New York

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par © Matthieu Farcot, 2026

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-547-9

Maquette : Christine Porchat

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

*Ce livre est dédié aux courageux hommes et femmes
des forces armées américaines et à leurs familles,
qui sacrifient tant pour protéger et préserver notre société.
Et, comme toujours, à mes héros personnels,
Benjamin et Tucker.*

PREMIÈRE PARTIE
À distance

*Certaines choses s'apprennent mieux dans le calme,
d'autres dans la tempête.*
Willa Cather

PROLOGUE

1982

CERTAINES FAMILLES ÉTAIENT comme des parcs bien entretenus, plantés de belles plate-bandes de jonquilles et de grands arbres majestueux offrant un peu de répit sous le soleil d'été. D'autres – et elle en savait quelque chose – étaient des champs de bataille, ensanglantés et obscurs, jonchés d'éclats d'obus et de lambeaux de corps.

Jolene Larsen n'avait certes que dix-sept ans, mais elle connaissait déjà la guerre. Elle avait grandi entre deux parents dont le mariage avait mal tourné.

Le pire, c'était à la Saint-Valentin. L'ambiance à la maison pouvait basculer à tout moment, mais ce jour-là où la télévision diffusait des pubs pour des fleurs, des chocolats et des ballons de baudruche en forme de cœur rouge, l'amour devenait une arme entre les mains négligentes de ses parents. Ça commençait avec l'alcool, bien sûr. Toujours. Des grands verres de bourbon,

qu'ils remplissaient sans cesse. Ça, c'était le début. Puis venaient les cris et les pleurs, les jets d'objets. Durant des années, Jolene avait demandé à sa mère pourquoi elles ne le quittaient tout simplement pas – son père – en filant dans la nuit. La réponse de sa mère était toujours la même : « Je ne peux pas. Je l'aime. » Tantôt elle pleurait en prononçant ces paroles atroces, tantôt son amertume était palpable, mais en définitive, peu importait. Ce qui comptait, c'était cette vérité tragique : son amour était à sens unique.

Quelqu'un cria au rez-de-chaussée.

Ça doit être Maman.

Un grand fracas suivit : quelque chose de gros avait été jeté contre le mur. Une porte claqua. *Ça, c'est Papa.*

Il avait quitté la maison, fou de rage (était-ce possible autrement ?). Il rentrerait le lendemain ou le surlendemain, quand il serait à court d'argent. Il reviendrait furtivement dans la cuisine, enfin dessoûlé et plein de remords, puant l'alcool et la cigarette. Maman accourrait vers lui, en pleurs, et le prendrait dans ses bras. « Oh, Ralph... Tu m'as fait peur... Je suis désolée, laisse-moi encore une chance, s'il te plaît, tu sais que je t'aime tellement... »

Jolene traversa sa chambre mansardée en baissant la tête pour ne pas se cogner contre une des poutres en bois rugueux. Il n'y avait qu'une seule lumière ici, une ampoule qui pendait des chevrons telle la dernière dent branlante dans la bouche d'un vieillard.

Elle ouvrit la porte, écouta.

Était-ce fini ?

Elle descendit l'étroit escalier sur la pointe des pieds, les marches craquaient sous son poids. Elle trouva sa mère dans le salon, avachie sur le canapé, une cigarette Camel allumée pendant entre ses lèvres. Une pluie

de cendres tomba sur ses genoux. Le sol était jonché des restes de la dispute : des bouteilles, des cendriers et des morceaux de verre cassé.

Seulement quelques années plus tôt, Jolene aurait essayé de remonter le moral de sa mère. Mais elle s'était endurcie à force de soirées comme celle-ci. Lassée par le cinéma de ses parents, elle perdait désormais patience. Rien ne changeait jamais, et c'était à elle de nettoyer les dégâts à chaque fois. Elle se fraya un chemin parmi les éclats de verre et s'agenouilla près de sa mère.

— Donne-moi ça, dit-elle d'un ton las en prenant sa cigarette allumée, qu'elle éteignit dans le cendrier qui traînait par terre à côté d'elle.

Sa mère releva la tête avec un regard triste, les joues sillonnées de larmes.

— Comment je vais vivre sans lui ?

Comme en réponse, la porte de derrière s'ouvrit bruyamment. L'air froid de la nuit envahit la pièce, chargé de l'odeur de la pluie et des pins.

— Il est revenu ! dit la mère de Jolene en la poussant pour se précipiter dans la cuisine.

« Je t'aime, chéri, je suis désolée », l'entendit dire Jolene.

Elle se redressa lentement et se retourna. Ses parents étaient enlacés comme dans une scène de film, de ces étreintes réservées aux amants qui se retrouvent après une guerre. Sa mère était cramponnée à lui, agrippée à la laine de sa chemise en tartan.

Son père soûl vacillait sur ses jambes, comme si elle seule le maintenait debout, mais c'était impossible. C'était un homme massif, grand et large, aux mains de la dimension de plateaux de service, et sa mère était fragile et pâle comme une coquille d'œuf. C'était de lui que Jolene tenait sa grande taille.

— Tu ne peux pas me quitter, sanglota sa mère.

Son père détourna les yeux. L'espace d'une fraction de seconde, Jolene vit la douleur dans son regard... la douleur et, pire, la honte, le chagrin et le regret.

— J'ai besoin d'un verre, dit-il d'une voix éraillée par des années passées à fumer des cigarettes sans filtre.

Il prit la mère de Jolene par la main, l'entraîna dans la cuisine. L'air hébété mais le visage fendu d'un grand sourire béat, elle le suivit d'un pas trébuchant sans se soucier du fait qu'elle était pieds nus.

Ce fut seulement quand il ouvrit la porte de derrière que Jolene comprit.

— Non ! cria-t-elle en se relevant précipitamment pour leur courir après.

Dehors, la nuit de février était froide et obscure. La pluie tambourinait sur le toit et coulait en rigoles depuis le bord de l'avant-toit. Le camion-grumier que louait son père, la seule chose qui lui importait vraiment, trônait tel un énorme insecte noir dans l'allée. Jolene sortit en courant sous le porche en bois, trébucha contre une tronçonneuse, se redressa.

Sa mère s'arrêta un instant devant la porte ouverte du côté passager de la voiture, la regarda. La pluie plaquait ses cheveux sur ses joues creuses, faisait couler son mascara. Elle leva une main, pâle et tremblante, et lui fit signe.

— Viens à l'abri de la pluie, Karen, cria son père, et sa mère s'exécuta aussitôt.

Une seconde plus tard, les deux portières claquèrent. La voiture recula, s'éloigna. Et Jolene fut à nouveau seule.

Quatre mois, songea-t-elle avec lassitude. Seulement quatre mois de plus et elle terminerait le lycée et pourrait partir de chez elle.

Chez elle. *Quoi que ça veuille dire.*

Mais qu'allait-elle faire ? Où irait-elle ? Elle n'avait pas d'argent pour faire des études, et les économies qu'elle faisait en travaillant, ses parents les trouvaient et les « empruntaient » invariablement. Elle n'avait même pas de quoi payer un premier mois de loyer.

Elle ne sut pas combien de temps elle resta plantée là, à réfléchir, à s'inquiéter tout en regardant la pluie changer l'allée en mare de boue. Tout ce dont elle avait vraiment conscience, c'était qu'à un moment donné, un éclat de couleur surnaturel traversa la nuit.

Rouge. La couleur du sang, du feu et de la perte.

Quand la voiture de police arriva dans sa cour, elle ne fut pas surprise. Ce qui l'étonna, ce fut sa réaction quand elle apprit que ses parents étaient morts.

Ce qui l'étonna, ce fut l'intensité de ses pleurs.

Avril 2005

LE JOUR DE SES QUARANTE ET UN ANS, comme n'importe quel autre, Jolene Zarkades se réveilla avant l'aube. Prenant soin de ne pas déranger son mari endormi, elle se glissa hors du lit, enfila sa tenue de course, noua ses longs cheveux blonds en queue de cheval et sortit.

C'était une belle journée ensoleillée de printemps. Les pruniers qui bordaient son allée étaient en pleine floraison. De minuscules fleurs roses flottaient à travers le champ d'un vert éclatant. De l'autre côté de la rue, le détroit de Puget était d'un bleu profond. Les montagnes Olympiques, couvertes de neige, s'élançaient majestueusement vers le ciel.

Visibilité parfaite.

Elle courut le long de la route de la plage sur exactement cinq kilomètres et demi, puis reprit le chemin de chez elle. Elle rentra toute rouge et essoufflée.

Sur sa terrasse couverte, elle se fraya un passage parmi les meubles en bois et en osier mal assortis et pénétra dans la maison, où des effluves riches et alléchants de café torréfié se mêlaient à l'odeur âcre de la fumée de bois.

La première chose qu'elle fit fut d'allumer la télé dans la cuisine, déjà réglée sur CNN. Elle se servit un café et attendit impatiemment de voir les dernières infos sur la guerre en Irak.

Aucun combat intensif n'était rapporté ce matin-là. Aucun soldat – ou ami – n'avait été tué durant la nuit.

— Dieu merci, dit-elle.

Emportant son café, elle monta à l'étage et passa devant les chambres de ses filles pour gagner la sienne. Il était encore tôt. Peut-être qu'elle réveillerait Michael d'un long et langoureux baiser. Une invitation.

Quand avaient-ils fait l'amour le matin pour la dernière fois ? Quand avaient-ils fait l'amour pour la dernière fois, tout court ? Elle ne se souvenait pas. Le jour de son anniversaire semblait idéal pour remédier à cela. Elle ouvrit la porte.

— Michael ?

Leur lit *king size* était vide. Défait. Le tee-shirt noir de Michael – celui qu'il mettait pour dormir – gisait par terre en boule. Elle le ramassa, le plia soigneusement en trois et le rangea.

— Michael ? répéta-t-elle en ouvrant la porte de la salle de bains.

Un nuage de vapeur en sortit et lui brouilla la vue.

Tout était blanc : le carrelage, les toilettes, les meubles. La porte vitrée de la douche était ouverte, laissant voir la cabine carrelée vide. Une serviette humide avait été mise négligemment à sécher sur le bord de la baignoire. Le miroir au-dessus du lavabo était tout embué.

Il devait déjà être en bas, sans doute dans son bureau. Ou peut-être qu'il préparait une petite surprise d'anniversaire. C'était le genre de chose qu'il faisait auparavant...

Après une douche rapide, elle brossa ses longs cheveux mouillés, puis les torsada et les noua au niveau de sa nuque en se regardant dans la glace. Son visage – comme toute son anatomie – était ferme et anguleux : elle avait des pommettes hautes, d'épais sourcils châtain qui faisaient ressortir ses yeux verts écartés et une bouche qui était juste légèrement trop grande. La plupart des femmes de son âge portaient du maquillage et teignaient leurs cheveux, mais elle n'avait le temps pour rien de tout ça. Elle s'accommodait bien de ses cheveux blond cendré qui fonçaient d'un ton ou deux chaque année et du petit faisceau de rides qui avait commencé à plisser les coins de ses yeux.

Elle enfila sa combinaison de vol et alla réveiller les filles, mais leurs chambres étaient vides elles aussi.

Elles étaient déjà dans la cuisine. Sa fille de douze ans, Betsy, aidait sa sœur de quatre ans, Lulu, à s'asseoir à table. Jolene embrassa la joue rose et rebondie de Lulu.

— Joyeux anniversaire, Maman, dirent-elles en chœur.

Jolene éprouva un soudain élan d'amour ardent pour ces fillettes et pour sa vie. De tels moments étaient rares. Mais comment aurait-elle pu ne pas le savoir, vu comme elle avait été élevée ? Elle se tourna vers ses filles en souriant... elle rayonnait, même.

— Merci, les filles. C'est un beau jour pour fêter ses quarante et un ans.

— C'est si *vieux*, dit Lulu. T'es sûre que t'es aussi vieille ?

Jolene rit et ouvrit le frigo.

— Où est votre papa ?

— Il est déjà parti, répondit Betsy.

Jolene se retourna.

— Vraiment ?

— Vraiment, dit Betsy en la dévisageant.

Jolene se força à sourire.

— Il me prépare sans doute une surprise pour ce soir. Bon. Je propose qu'on fête ça après l'école. Juste toutes les trois. Avec du gâteau. Qu'en dites-vous ?

— Du gâteau ! s'écria Lulu en battant de ses mains potelées.

Jolene aurait pu se vexer de la négligence de Michael, mais à quoi bon ? Le bonheur était un choix qu'elle savait faire. Elle préférait ne pas penser aux choses qui l'ennuyaient, et celles-ci disparaissaient. Par ailleurs, l'engagement de Michael dans son travail était l'une des choses qu'elle admirait le plus chez lui.

— Maman, Maman, on joue à tape-gâteau¹ ! cria Lulu en faisant des bonds sur sa chaise.

Jolene considéra sa cadette.

— J'en connais une qui adore le mot « gâteau ».

Lulu leva la main.

— Oui. Moi !

Jolene s'assit à côté de Lulu et ouvrit les mains. Sa fille fit aussitôt claquer ses paumes contre les siennes.

— Tape-gâteau, tape-gâteau, pâtissier, fais-moi une...

Jolene marqua une pause et regarda le visage de Lulu s'éclairer avec enthousiasme.

— Piscine ! dit Lulu.

— Fais-moi une piscine au plus vite. Creuse, gratte et remplis-la d'eau, que je puisse m'y baigner avec ma Lulu.

1. « Patty-cake » en anglais, jeu consistant à chanter une comptine en se tapant mutuellement dans les mains sur le même principe que « Trois petits chats » en France.

Jolene donna une dernière tape dans la main de sa fille, puis elle se leva pour préparer le petit déjeuner.

— Va t'habiller, Betsy. On part dans trente minutes.

À l'heure précise, Jolene fit monter les filles dans la voiture. Elle conduisit Lulu au jardin d'enfants, lui fit un gros baiser en la laissant, puis elle se rendit au collège, qui se trouvait au sommet d'une butte sur le flanc d'un grand coteau herbeux. Elle ralentit pour s'insérer dans la voie de dépose-minute.

— Reste *dans* la voiture, dit sèchement Betsy depuis l'obscurité de la banquette arrière. Tu portes ton *uniforme*.

— Je suppose que je n'ai pas droit à une exception pour mon anniversaire.

Jolene jeta un coup d'œil à sa fille dans le rétroviseur. Au cours des derniers mois, son adorable garçon manqué d'un naturel si doux s'était transformé en une préado gonflée d'hormones pour qui tout était une source potentielle d'embarras – à commencer par une mère qui n'était pas assez comme les autres.

— Mercredi, c'est la journée des métiers, lui rappela-t-elle.

Betsy grogna.

— Est-ce qu'il *faut* que tu viennes ?

— Ta prof m'a invitée. Je te promets de ne pas baver ni cracher.

— C'est vraiment pas drôle. C'est pas cool d'avoir une mère militaire. Tu vas pas mettre ta combinaison de vol, hein ?

— C'est mon métier, Betsy. Je crois que tu...

— Laisse tomber.

Betsy prit son lourd sac à dos – qui n'était pas celui qu'il fallait, apparemment : elle en avait demandé un nouveau la veille –, descendit de la voiture et se précipita

tête baissée vers les deux filles qui se tenaient sous le drapeau. Elles étaient tout ce qui comptait pour Betsy actuellement, ces filles, Sierra et Zoe. Betsy voulait à tout prix faire partie de leur bande. Or, apparemment, une mère pilote d'hélicoptère dans la Garde nationale, c'était *très* embarrassant.

Quand Betsy s'approcha de ses copines, celles-ci l'ignorèrent ostensiblement en lui tournant le dos simultanément, tel un banc de poissons fuyant brusquement un danger.

Jolene serra son volant entre ses mains et jura entre ses dents.

Betsy avait l'air déconfite. Ses épaules s'affaissèrent et son menton tomba. Elle s'éloigna rapidement, comme pour faire croire qu'elle n'avait jamais vraiment accouru vers ses anciennes meilleures amies, et elle entra seule dans le collège.

Jolene resta assise là si longtemps que quelqu'un klaxonna. La souffrance de sa fille l'affectait profondément. S'il était une chose que Jolene connaissait bien, c'était le rejet. N'avait-elle pas attendu éternellement que ses parents l'aiment ? Elle devait apprendre à Betsy à être forte, à choisir le bonheur. Personne ne pouvait vous blesser si vous l'en empêchiez. L'attaque était la meilleure défense.

Elle finit par redémarrer. Afin d'éviter la circulation matinale de la ville, elle prit les petites routes pour rejoindre Liberty Bay. Elle s'engagea dans l'allée voisine de la sienne jusqu'à la maison – un petit pavillon modulaire blanc accolé à un garage automobile – et donna un coup de klaxon.

Sa meilleure amie, Tami Flynn, sortit de la maison, déjà revêtue de sa combinaison de vol, ses longs cheveux noirs noués en un chignon sévère. Son large visage

ne présentait pas la moindre ride. Tami affirmait que c'était dû à ses origines amérindiennes.

Tami était la sœur que Jolene n'avait jamais eue. Elles s'étaient connues à l'adolescence : deux jeunes filles de dix-huit ans qui s'étaient engagées dans l'armée parce qu'elles ne savaient pas quoi faire d'autre de leurs vies. Toutes deux avaient été admises à la formation de pilote d'hélicoptère de l'école d'aviation.

Leur passion pour le pilotage les avait réunies, et leur vision commune de la vie avait scellé entre elles une amitié d'une force inébranlable. Elles avaient passé dix ans ensemble dans l'armée, puis elles s'étaient rangées dans la Garde nationale quand le mariage – et la maternité – avaient rendu le service actif difficile. Quatre ans après l'emménagement de Jolene et Michael à Liberty Bay, Tami et Carl avaient acheté le terrain voisin.

Tami et Jolene étaient tombées enceintes au même moment et avaient partagé ces neuf mois magiques en apaisant leurs peurs respectives avec tendresse. Leurs maris n'avaient rien en commun et elles n'étaient donc pas de ces meilleures amies qui font tout en famille, mais Jolene s'en moquait. Ce qui importait le plus, c'était que Tami et elle soient toujours là l'une pour l'autre. Et elles l'étaient.

« Je couvre tes six heures » signifiait littéralement qu'un hélicoptère était derrière vous. Ce que ça voulait vraiment dire, c'était : « Je suis là pour toi. Je couvre tes arrières. » C'était ce que Jolene avait trouvé dans l'armée, et dans la Garde, et avec Tami. « Je couvre tes six heures. »

La Garde leur avait offert le meilleur de deux mondes : elles pouvaient être mères à plein temps tout en continuant de servir leur pays, en restant militaires et en pilotant des hélicoptères. Elles volaient ensemble au moins deux matins par semaine, ainsi que durant leurs

week-ends de manœuvre. C'était le meilleur boulot à temps partiel au monde.

Tami grimpa sur le siège passager et claqua la portière.

— Joyeux anniversaire, reine du ciel.

— Merci, dit Jolene, tout sourire. Mon anniversaire, ma musique.

Elle monta le volume du lecteur CD et « Purple Rain » de Prince retentit dans les haut-parleurs.

Elles parlèrent sur tout le trajet jusqu'à Tacoma, de tout et de rien. Quand elles ne parlaient pas, elles chantaient les chansons de leur jeunesse : Prince, Madonna, Michael Jackson. Elles passèrent devant Camp Murray, le siège de la Garde, et entrèrent dans Fort Lewis, où se trouvait la base aérienne de la Garde.

Dans le vestiaire, Jolene récupéra la lourde sacoche de vol pleine de matériel de survie et suivit Tami jusqu'au bureau, confirma ses périodes de formation de vol complémentaires, ou PFVC, signa le registre pour être payée, puis elle se dirigea vers le tarmac.

L'équipage était déjà là, en train de préparer le Black Hawk à voler. L'hélicoptère ressemblait à un énorme oiseau de proie se détachant sur le ciel bleu dégagé. Jolene salua le chef d'équipage d'un signe de tête, fit un rapide contrôle d'avant-vol de l'appareil, donna ses instructions puis elle grimpa dans le cockpit et Tami s'assit à côté d'elle.

— Commutateurs plafonnier et disjoncteurs, OK, dit Jolene en démarrant l'hélicoptère.

Les moteurs se lancèrent dans un vrombissement. Les immenses pales se mirent en mouvement, d'abord lentement puis rapidement, avec un bruit strident.

— Opérateurs, Rapace huit-neuf, déconnectez-nous, dit Jolene dans son micro, puis elle changea de fréquence radio. Tour de contrôle, Rapace huit-neuf, prêt à décoller.

Elle entama la délicate manœuvre d'équilibriste consistant faire décoller un hélicoptère. L'appareil se souleva lentement. Elle maniait les commandes de façon experte, ses mains et ses pieds en mouvement constant. L'hélicoptère s'éleva dans le ciel bleu dégagé, et soudain elle se sentit comme au paradis. Loin en contrebas, les arbres en fleurs offraient une palette de couleurs spectaculaire. Elle eut une montée de pure adrénaline. Bon sang, elle adorait être là-haut.

— Il paraît que c'est votre anniversaire, cheffe, dit le chef d'équipage dans son micro.

— Tout juste, dit Tami avec un grand sourire. Pourquoi tu crois qu'elle a les commandes ?

Jolene sourit à sa meilleure amie, grisée par cette sensation, dont elle avait autant besoin que d'air pour respirer. Elle se moquait de vieillir, de prendre des rides ou de devenir plus lente.

— Quarante et un ans. Je ne vois pas de meilleure façon de les fêter.

La petite ville de Poulsbo, dans l'État de Washington, était comme une jolie petite fille assise sur les rives de Liberty Bay. Les premiers colons avaient choisi ce secteur car il leur rappelait leurs terres natales scandinaves, avec ses eaux bleues fraîches, ses montagnes élancées et ses collines verdoyantes. Des années plus tard, ces mêmes pères fondateurs avaient commencé à construire leurs échoppes le long de Front Street, qu'ils ornaient de touches nordiques. Toutes les bordures de toits et les murs étaient décorés de spirales et de volutes.

Selon la légende familiale des Zarkades, ces décorations avaient immédiatement séduit la mère de Michael,

qui jurait qu'il lui avait suffi de parcourir Front Street pour savoir où elle voulait vivre. Des dizaines de boutiques pittoresques – dont celle que possédait maintenant Mila Zarkades – vendaient des bibelots artisanaux aux touristes.

Poulsbo se trouvait à moins de quinze kilomètres du centre de Seattle, à vol d'oiseau, même si ces quelques kilomètres était un enfer à parcourir au quotidien. Au cours de ces dernières années, Michael avait cessé de voir le charme norvégien de la ville pour remarquer plutôt le long trajet tortueux de chez lui à l'embarcadère sur l'île de Bainbridge et la circulation en accordéon les jours de semaine.

Il y avait deux manières de se rendre de Poulsbo à Seattle : par la route ou sur l'eau. Le trajet en voiture prenait deux heures. Il fallait trente-cinq minutes en ferry pour aller des rives de l'île de Bainbridge à la gare maritime de Seattle.

Le problème avec le ferry, c'était le temps d'attente. Pour embarquer sa voiture à bord, il fallait arriver tôt dans la queue. En été, Michael se rendait souvent au travail à vélo, mais les jours de pluie comme celui-ci – qui étaient si nombreux dans le Nord-Ouest –, il prenait sa voiture. Or, le dernier hiver avait été particulièrement long et ce printemps humide. Jour de grisaille après jour de grisaille, assis dans sa Lexus sur le parking, il regardait le jour se lever lentement sur la surface onduleuse du détroit. Puis il embarquait sa voiture, la garait dans les entrailles du bateau et montait sur le pont.

Ce jour-là, il était assis sur le bâbord du bateau à une petite table en Formica, avec son travail du jour étalé devant lui : la déposition Woerner. Des Post-it étaient collés telles des touches de piano jaunes le long des

bords, chacun soulignant une déclaration de son client à la véracité douteuse.

Des mensonges. Michael soupira à l'idée qu'il allait devoir une fois de plus réparer les dégâts. Son idéalisme, autrefois si pur et éclatant, s'était terni au fil des années passées à défendre des coupables.

Avant, il en aurait parlé à son père, et celui-ci aurait tout mis en perspective, en lui rappelant l'importance de leur métier.

« Nous sommes le dernier bastion, Michael, tu le sais : les champions de la liberté. Ne te laisse pas miner par les méchants. Nous protégeons les innocents en protégeant les coupables. C'est comme ça que ça marche.

— Quelques innocents de plus ne me feraient pas de mal, Papa.

— N'est-ce pas notre cas à tous ? On l'attend tous... cette affaire, celle qui compte. On sait, plus que la plupart des gens, ce que ça fait de sauver la vie de quelqu'un. De faire bouger les choses. C'est ça qu'on fait, Michael. Ne perds pas la foi. »

Il considéra le siège vide en face de lui.

Ça faisait maintenant onze mois qu'il se rendait seul au travail. Du jour au lendemain, son père, toujours à ses côtés, en pleine santé, à lui parler du droit qu'il adorait, était tombé malade. Puis mourant.

Michael et son père avaient été associés durant près de vingt ans, et sa disparition l'avait bouleversé. Il regrettait le temps qu'ils avaient perdu, mais surtout, il éprouvait un sentiment de solitude nouveau. Ce décès lui faisait aussi considérer sa propre vie, et ce qu'il voyait ne lui plaisait pas.

Jusqu'à la mort de son père, Michael s'était toujours senti chanceux, heureux. Ce n'était plus le cas.

Il avait envie de parler de tout ça à quelqu'un, de partager son chagrin. Mais avec qui ? Il ne pouvait

pas en parler à sa femme. Pas Jolene, qui estimait que le bonheur était un choix à faire et qu'un sourire était une moue inversée. Son enfance tumultueuse, affreuse même, l'avait rendue intolérante vis-à-vis des personnes qui se laissaient aller à la tristesse. Ces derniers temps, toutes ses platitudes optimistes tapaient sur les nerfs de Michael. Parce qu'elle avait perdu ses parents, elle pensait connaître le chagrin, mais elle ne connaissait pas cette sensation de se noyer. Comment l'aurait-elle pu ? Elle était en acier trempé.

Il tapota son stylo sur la table et jeta un coup d'œil à travers la vitre. Le détroit était d'un gris cendré ce jour-là, désolé, mystérieux. Une mouette passa sur un courant d'air invisible, dans un état de coma apparent.

Il n'aurait pas dû céder face à Jolene, tant d'années plus tôt, quand elle l'avait supplié pour acheter la maison de Liberty Bay. Il ne voulait pas vivre si loin de la ville, ni si près de chez ses parents, mais il avait fini par craquer, influencé par ses supplications attendrissantes et par le solide argument qu'ils auraient besoin de l'aide de sa mère pour garder les enfants. Mais s'il n'avait pas capitulé, s'il n'avait pas perdu la bataille pour savoir où habiter, il ne serait pas assis là chaque jour dans ce bateau, à regretter l'homme qu'il avait l'habitude de retrouver là...

Quand le ferry ralentit, Michael se leva et ramassa ses papiers, puis il rangea la déposition dans sa serviette noire en agneau. Il ne l'avait même pas regardée. Il se fondit dans la foule et descendit l'escalier jusqu'au pont-garage. Quelques minutes plus tard, il ressortit du ferry et s'arrêta à la Smith Tower, qui avait été le plus haut bâtiment à l'ouest de New York et était désormais une vétille gothique vieillissante dans une ville en plein essor.

Chez Zarkades, Antham & Zarkades, au huitième étage, tout était vieux – les sols, les fenêtres qui avaient besoin d’être réparées, les trop nombreuses couches de peinture – mais, comme le bâtiment lui-même, ces bureaux avaient une histoire, et une certaine beauté. Une baie vitrée donnait sur l’Elliott Bay et les grandes grues orange qui chargeaient les conteneurs sur les cargos. Certains des plus gros et des plus importants procès criminels des vingt dernières années avaient été défendus par Theo Zarkades, depuis ces bureaux précisément. Lors des réunions du barreau, certains avocats parlaient encore du talent de son père pour convaincre un jury avec une forme de respect mêlé d’admiration.

— Bonjour, Michael, dit la réceptionniste en lui souriant.

Il la salua de la main et, continuant son chemin, il passa devant les assistants juridiques studieux, les secrétaires juridiques fatiguées et les jeunes collaborateurs ambitieux. Tout le monde lui souriait, et il souriait en retour. À l’entrée du bureau situé à l’angle du bâtiment – qui avait été celui de son père et était désormais le sien –, il s’arrêta pour saluer sa secrétaire.

— Bonjour, Ann.

— Bonjour, Michael. Bill Antham voulait vous voir.

— D’accord, dites-lui que je suis là.

— Vous voulez un café ?

— Oui, merci.

Son bureau était le plus grand du cabinet. Une immense fenêtre dominait l’Elliott Bay ; la vue faisait tout le charme de la pièce. En dehors de cela, c’était un bureau ordinaire, avec ses bibliothèques remplies de livres de droit, son parquet marqué par des décennies d’usure, ses deux fauteuils rembourrés, son canapé